

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 25 (1887)
Heft: 25

Artikel: La quittance de loyer
Autor: Bonhomme, Paul
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-189850>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Chaque jour l'homme se rendait aux champs et la femme restait au logis pour faire la cuisine.

Un matin, après déjeuner, le mari dit à sa femme : « Il faut convenir que tu ne te foules pas la rate avec ta marmite, tandis que moi je dois m'échiner aux rudes travaux de la terre.

— Essayons de changer les rôles, répondit la femme : c'est moi qui irai aux champs, et c'est toi qui resteras à la maison pour préparer le manger.

— Je ne demande pas mieux, dit le mari. Commençons à l'instant même. »

La femme plaça la pioche sur ses épaules et partit ; l'homme demeura au logis, la cuiller à pot à la main. La première question qu'il se posa fut de savoir quel plat il allait faire.

« Eh ! parbleu ! pensa-t-il, quand on tient la croix, il faut se bénir soi-même ! Je vais donc préparer mon plat de prédilection. » C'était de la bouillie au riz. Mais à peine avait-il apporté le bois et allumé le feu qu'il entendit la vache beugler.

« Tu peux bien beugler à ton aise, murmura notre homme ; il faut avant tout que j'aille encore chercher de l'eau, sans quoi mon feu se consumerait inutilement. »

Et, ayant pris le seau, il s'achemina vers la fontaine. A son retour, il versa l'eau dans le pot qu'il plaça sur le feu.

A ce moment, la vache se mit pour la seconde fois à beugler.

« Oui, beugle encore, s'écria-t-il, ton tour n'est pas venu ; il faut d'abord que je mette le riz dans le pot pour le faire crever. »

Cela dit, il courut chercher le riz, le répandit dans le pot, et le remua en tous sens avec la cuiller.

La vache beugla pour la troisième fois.

« Oui, répondit l'homme, c'est à présent à toi d'être servie. »

Il se rendit donc à l'étable et s'aperçut avec effroi qu'il n'y avait plus de fourrages.

« Ne perdons pas de temps, se dit-il, car si j'allais maintenant faire de l'herbe, l'eau profiterait de mon absence pour bouillir et le riz pour s'échapper du pot, ce qui serait fâcheux pour mon plat préféré. » Aussitôt il détacha la vache et la conduisit sur le toit de mousse de sa cabane.

« Je te permets pour cette fois de paître là, » dit-il à la vache en la quittant.

A peine fut-il dans la cuisine, à peine eut-il versé sur le riz une nouvelle portion d'eau en remplacement de l'eau bouillante qui s'était enfuie, qu'il pensa : « Mais, si la vache allait tomber du toit, elle pourrait bien se rompre le cou, ce qui gènerait un peu la pauvre bête ! »

Il ressort en toute hâte, grimpe sur le toit, attache une corde au cou de la vache et en lance l'autre bout par le trou de la cheminée ; après quoi, il s'empressa de retourner à la cuisine, et se noua solidement la corde autour d'une jambe.

« A présent, se dit-il, je vais pouvoir à loisir faire bouillir mon riz. » Il versa l'eau bouillante hors du pot, répandit du lait sur le riz, remit le tout sur le feu, et avec sa cuiller remua la bouillie avec soin, pour l'empêcher de brûler.

Tout à coup, la vache, en broutant sur le toit, fit un faux pas, perdit l'équilibre et tomba vers le sol ; mais la corde n'étant pas assez longue, elle resta suspendue par le cou, tandis que, d'un autre côté, son poids avait enlevé dans la cheminée le pauvre cuisinier qui planait la tête en bas, juste au dessus de sa bouillie.

En ce moment arrivait la femme, qui fut consternée de voir sa vache ainsi pendue et tirant la langue en détresse. Elle avait heureusement sur elle son couteau au fromage.

L'éclair n'est pas plus prompt. Elle l'ouvrit, saisit la corde, la coupe, et la vache se retrouva sur ses quatre pieds.

La ménagère, furieuse, court ensuite à la cuisine, pour tancer d'importance son maladroit mari. Mais celui-ci gisait la tête enfoncee dans le pot au riz, et il fallut avant tout le remettre aussi sur ses pieds. Cela fait, il était encore trop tôt pour lui administrer sa leçon, car il avait les yeux et les oreilles pleins de bouillie.

Elle commença donc par lui laver la tête ; puis, comme elle allait entamer son sermon, le mari confus lui mit une main sur la bouche et dit :

« Tais-toi, tais-toi ! Ne m'as-tu pas déjà lavé la tête ! A l'avenir, tu resteras au logis et tu seras seule chargée de la cuisine pendant que j'irai aux champs travailler la terre. Je vois que le proverbe a grandement raison : « Chacun son métier, et les vaches seront bien gardées. »

LA QUITTANCE DE LOYER.

— Bonjour, mademoiselle ?

— Bonjour, monsieur !

Ces salutations échangées avec un petit mouvement de tête, d'une part, et un imperceptible sourire, de l'autre, résumaient toutes les politesses dont s'honoraien, depuis un an déjà, M. Edmond Duvivier et Mlle Rose Berthier, chaque fois qu'il leur arrivait de se rencontrer dans l'escalier de la maison qu'ils habitaient. A la suite de cet échange de saluts, Mlle Rose rougissait légèrement et M. Edmond rentrait chez lui comme à regret, en prêtant l'oreille pour entendre résonner sur les marches de l'escalier le petit talon de la jeune fille, qui continuait à monter ou à descendre d'un pas régulier : clic-clac !... clic-clac !... clic-clac !...

Ce diable de petit soulier, dont le bruit l'a aidait à suivre la marche de la jolie locataire, avait plus d'une fois suggéré à Edmond le désir de rouvrir sa porte, pour essayer d'apercevoir au passage quel pied mignon il chaussait ; mais comme Mlle Rose aurait pu trouver cette curiosité bien déplacée et que tante Amélie guettait généralement avec impatience la rentrée de son neveu, après avoir suffisamment écouté, Edmond se retournait en prononçant un gros : « Bonjour, ma tante ! », auquel la brave femme répondait par un : « Bonjour, mon neveu ! » très amical.

— Eh bien ! ajouta-t-elle, ce jour-là, es-tu content ? As-tu bien travaillé, à ton bureau ?

— Oh ! oui, ma tante !

— Tu as eu beaucoup de chiffres à faire, aujourd'hui ?

— Ne m'en parlez pas !

— Pour la peine, tu auras de bons beignets de pommes.

— Ah ! ma tante, que vous êtes aimable ! Et comme je vais leur faire honneur !

— Allons, tant mieux !

Car les beignets de pommes de tante Amélie étaient, paraît-il, quelque chose de succulent...

Et, mis en belle humeur par cet accueil aimable, Edmond gagna sa chambre, en entendant résonner encore dans son oreille le clic-clac des souliers mignons de sa jolie voisine.

Il pourrait paraître étrange que Mlle Rose et M. Edmond, fort discrets l'un et l'autre, se permettent de s'interroger ainsi dans l'escalier, si l'on ne savait quelle circonstance avait servi de point de départ à leurs relations, et quels rapports précis existaient entre eux. Or, si les beaux yeux de Mlle Rose empêchaient parfois Edmond de dormir, c'était bien la faute de tante Amélie.

Mlle Amélie Duvivier était une personne de soixante à soixante-cinq ans, qui avait toujours eu horreur du mariage et qui, à la mort de son frère, resté lui-même veuf de bonne heure, avait recueilli son neveu Edmond. Maladive, triste, besogneuse, la pauvre fille menait une existence assez uniforme. Cette monotonie était due, en outre, à la nécessité qui l'obligeait de gagner sa vie en se livrant à des travaux d'aiguille; car les maigres appointements de son neveu, employé dans une maison de banque, ne pouvaient suffire aux frais du ménage, aux dépenses de l'entretien et au paiement du loyer.

Ce n'était pourtant pas le luxe qui la perdait, cette pauvre tante Amélie ! Avec sa jupe de laine unie, son fichu de cotonnade, croisé, été comme hiver, sur sa poitrine plate, et son bonnet de tulle noir où s'étiole une pensée artificielle branlant sur sa tige, elle offrait l'exemple de la plus stricte économie. Son appartement non plus n'était pas luxueux. Il se composait tout juste d'une chambre pour elle, d'une autre plus petite pour Edmond, d'une salle à manger, d'une cuisine et d'une antichambre si étroite qu'il fallait, pour passer, n'ouvrir la porte qu'à demi, sous peine de se trouver prisonnier entre le battant de la porte et le mur qui lui faisait face.

Cependant, le croirait-on ? ce logement, si modeste qu'il fut, comprenait en outre un petit cabinet situé à l'étage supérieur, c'est-à-dire au sixième; et comme tante Amélie, cela va sans dire, se passait de bonne, elle avait imaginé de sous-louer cette chambrette à une personne du dehors.

Elle eut d'abord bien du mal à trouver un locataire, chacun faisant ressortir les inconvénients de ce cabinet qui était petit, mal aéré et dépourvu de cheminée. Mais, grâce à l'entremise intéressée de la concierge, elle eut la chance de le céder, à raison de cent francs par an, à une modiste d'une vingtaine d'années, sur le compte de laquelle on lui avait fourni les meilleurs renseignements. Un soir, vers sept heures et demie, la jeune personne vint trouver tante Amélie pour signer son engagement de location; et voilà comment eut lieu le plus naturellement du monde la première entrevue de Mlle Rose avec M. Edmond.

Celui-ci étant un jeune homme rangé et Mlle Rose paraissant peu disposée, si l'on en jugeait par ses allures, à écouter la plaisanterie, les choses, de longtemps, n'allèrent pas plus loin. Du reste, tante Amélie y aurait vite mis bon ordre. Seulement, lorsque les deux jeunes gens se rencontraient par hasard dans l'escalier, M. Edmond saluait avec plaisir la locataire de sa tante et Mlle Rose rendait gentiment son salut au neveu de sa propriétaire.

(A suivre.)

L'impression de la 4^e édition de FAVEY ET GRONUZ et AVENTURES DE PH. GRISSET a subi un retard imprévu. Ses nombreuses vignettes constituent en outre un travail assez long. Il a été soigneusement

pris note de toutes les demandes, et nos souscripteurs ne tarderont pas à être servis.

Réponses et questions.

Solution du *problème* : La dame charitable avait, en tout, 7 œufs. Nous avons reçu 27 réponses justes ; la prime est échue à M. L. Demont, St-Prex.

Charade proposée par M. E. F. à Epesses :

'Qui n'a pas mon premier est certes fort à plaindre,
Car des maux d'ici-bas, ce n'est guère le moindre;
Fort souvent mon second apparaît chez l'enfant,
Et mon tout, passager, s'efface promptement.'

Prime : 100 cartes de visite.

Boutades.

Entre financiers :

— C'est vrai, je suis maintenant un gros financier, un millionnaire... Eh bien, quand j'ai commencé les affaires, je n'avais rien.

— Parfaitement exact, mon cher ; mais ceux avec qui vous les avez faites avaient quelque chose !

Examen dans une école d'agriculture :

— Dites-moi, je vous prie, comment on peut tenir fraîche la viande de mouton ?

— En ne tuant pas le mouton.

Le petit Paul est agacé par un ami de sa famille, chauve comme un œuf d'autruche, qui l'accable par ses conseils : « Paul, fais donc ceci... Paul, fais donc cela... » et ainsi de suite.

Alors l'enfant, passant la main dans ses longs cheveux : « Eh bien, vous m'sieu, faites donc cela ! »

Un pianiste joue je ne sais quel ennuyeux morceau depuis plus d'une demi-heure.

— Ce n'est pas étonnant, dit un auditeur, il est sourd ! il ne s'entend pas...

— Alors, répond quelqu'un, faites-lui signe qu'il a fini.

Le président à un témoin : Votre profession ?

— Dentiste.

— Tâchez de l'oublier pendant votre déposition.

La livraison de juin de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE contient :

La cour de France et la Société au XVI^e siècle, par M. Francis Decrue. — Vieilles silhouettes. Nouvelle, par M. T. Combe. — Le soleil et la vie, par Emile Yung. — Le mouvement littéraire en Espagne. Les romans nouveaux, par M. E. Rios. — L'art d'être heureux, quoique marié, par M. Paul Gervais. — La façade du dôme et les fêtes de Florence, par M. Constant Bodenheimer. — L'incendie de Moscou. Roman russe, par M. Grégoire Danilevsky (3^e partie).

Chroniques parisienne, allemande, anglaise, suisse, politique. — Bulletin littéraire et bibliographique.

Bureau chez M. Georges Bridel, à Lausanne.

L. MONNET.